

pino
cacucci

ce que savent
les baleines

PINO CACUCCI

CE QUE SAVENT LES BALEINES

Renouant avec son amour pour le Mexique, Pino Cacucci arpente la Basse-Californie, du sud au nord, de La Paz à la frontière de Tijuana. Son récit est un plaidoyer pour le respect de la nature et des baleines, qui ont pris l'habitude d'affluer dans cette région, véritable sanctuaire où elles trouvent refuge.

Pino Cacucci nous invite à un voyage rythmé par des descriptions et des anecdotes inoubliables. Sur les traces de Steinbeck, qui y séjourna dans les années 1940, il redécouvre les légendes des amazzones et des perles géantes, rassemble des histoires de pirates et de trésors ensevelis, de Jésuites et de missions abandonnées, d'Indiens et de voyageurs perdus.

CE QUE SAVENT LES BALEINES

*du même auteur
chez le même éditeur*

OUTLAND ROCK : CINQ THRILLERS
PUERTO ESCONDIDO
EN TOUT CAS PAS DE REMORDS
DEMASIADO CORAZÓN
REBELLES !
MASTRUZZI ENQUÊTE
OLTRETORRENTE
NAHUI

*du même auteur
dans la collection Titres*

DEMASIADO CORAZÓN

PINO CACUCCI

CE QUE SAVENT
LES BALEINES

Traduit de l'italien
par Lise CHAPUIS

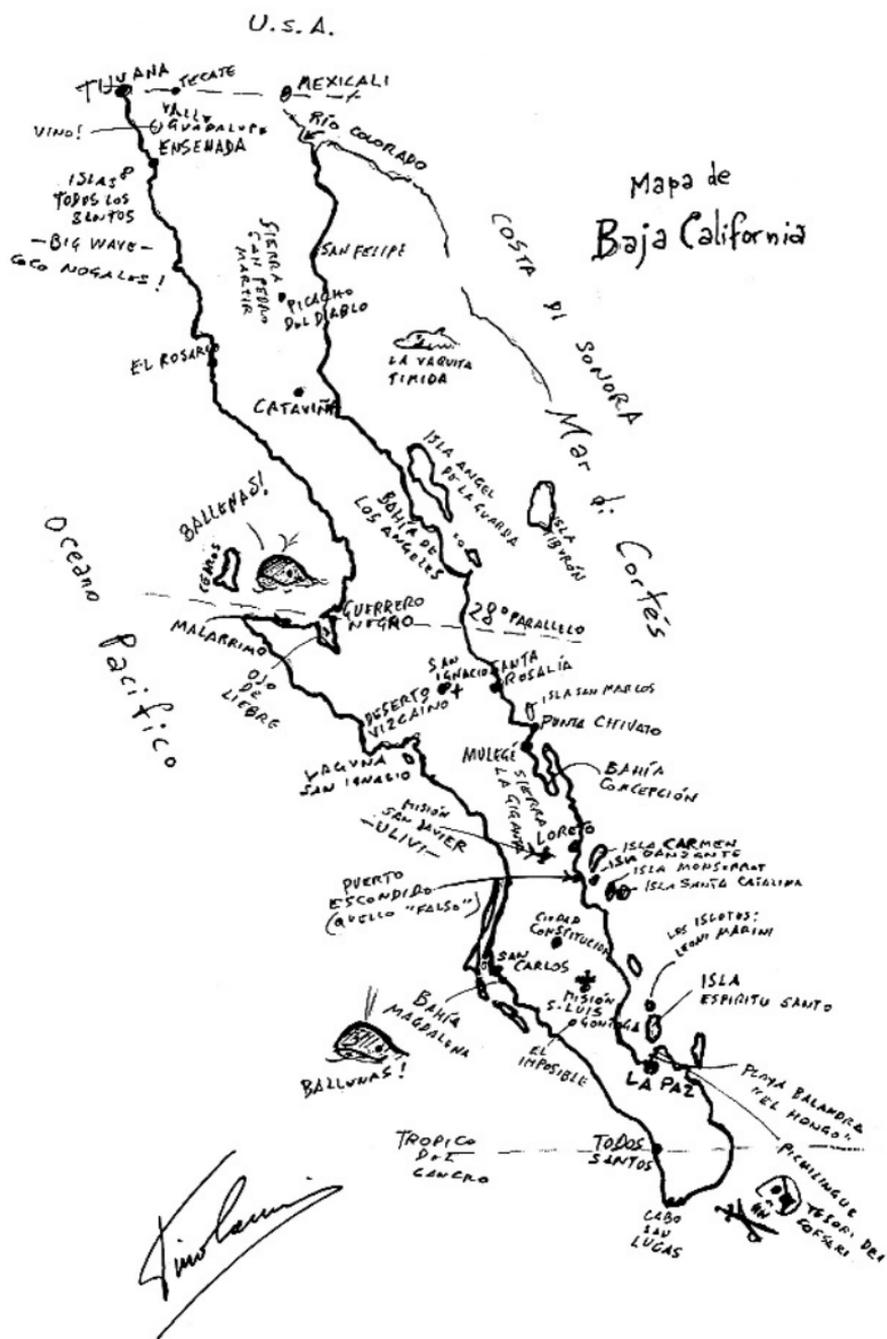
CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
Le balene lo sanno

© Giangiacomo Feltrinelli Editore Milano
Prima edizione in « Traveller », aprile 2009
© Christian Bourgois éditeur, 2012
pour la traduction française
ISBN 978-2-267-02318-3

*Terre de stupeurs et de mirages. Le regard
s'enfonce en elle d'un pas incertain. Rien n'est
ici ce qu'il paraît.*

Gabriel Trujillo Muñoz



« Appelez-moi Ismaël »

Il s'appelait le *Black Warrior*. C'était un baleinier mis à l'eau dans les chantiers de Duxbury, Massachusetts, en 1825. Pendant un quart de siècle il avait massacré des cétacés dans le Pacifique et dans l'océan Indien. Pour finir, il avait été acheté par un armateur d'Honolulu, et le nouvel équipage avait fait route vers le sud, vers la Californie restée mexicaine après la guerre d'invasion par les États-Unis de 1847. Le capitaine savait que, dans la baie démesurée qui se trouve entre le désert de Vizcaïno à l'est et l'Isla Cedros à l'ouest, s'ouvrait une vaste lagune protégée où des milliers de baleines grises convergeaient depuis les mers arctiques pour mettre bas et s'accoupler. Le lieu était connu sous le nom de Ojo de Liebre – « la source du lièvre », nom donné par les indigènes à une source d'eau douce qui jaillit à l'extrémité orientale – et il avait été « découvert » seulement un an auparavant par le plus fameux des chasseurs de baleines de tous les temps, Charles Melville Scammon, lequel, par une plaisanterie du destin, était partiellement l'homonyme de l'auteur de *Moby Dick*. Aujourd'hui encore sur les cartes nautiques des États-Unis figure la dénomination « Scammon's Lagoon », tandis que

dans les sites de langue espagnole ce monsieur Scammon est presque toujours désigné comme « *l'infame depredador de ballenas* ». En l'espace de quelques années, Scammon et ses hommes massacrèrent tant de baleines grises qu'ils en réduisirent le nombre à quelques centaines d'individus, alors qu'auparavant on estimait cette population à au moins vingt mille. Au tout début du xx^e siècle, la baleine grise fut déclarée espèce « éteinte ». Par bonheur, on se trompait... Et on n'avait pas tenu compte du rôle de gardien des équilibres naturels que le Mexique allait jouer, avant tous les autres pays.

Ce 10 décembre 1858, la tuerie s'avéra presque trop facile : il suffisait de frapper un nouveau-né sans défense pour que la mère tente de lui porter secours, finissant à son tour par succomber sous les harpons. Le *Black Warrior* fit un massacre : les eaux de la lagune Ojo de Liebre étaient rouges de sang, à bord les hommes s'activaient à hisser et équarrir les bêtes, séparer le gras et le faire fondre dans les chaudrons, le transformant en huile précieuse, charger les soutes de barils et jeter les carcasses à la mer... Ces chasseurs de baleines furent tellement avides qu'ils en causèrent la perte de leur navire : en raison de la charge excessive, celui-ci s'échoua sur un haut fond à la sortie de la baie, la coque s'ouvrit et la proue sombra. Le bateau resta avec la poupe en l'air, sur laquelle les pêcheurs, des années durant, lurent ce nom : *Black Warrior*. Cela devint un point de repère et une sorte de balise pour qui franchissait en mer le 28^e parallèle – lequel passe très exactement à cet endroit-là –, et quelqu'un se donna la peine de traduire le nom en espagnol : « Guerrero Negro ». Pendant ce temps les baleines

grises avaient disparu de l'Atlantique nord et des côtes du Japon et de la Corée ; quant à celles qui peuplaient les mers arctiques, elles étaient décimées pendant les migrations annuelles vers la Baja California. Cela jusqu'au jour où, en 1946, le Mexique interdit la chasse à la baleine dans ses eaux territoriales, permettant ainsi un lent mais progressif repeuplement. Il en arriva en 1970 à déclarer comme « sanctuaires » les trois baies où les baleines convergent depuis la mer de Béring, qui sont les premières réserves protégées dans le monde pour les cétacés. Et lorsque, dans cette ramification de désert entre le Pacifique et la mer de Cortés, on a commencé à exploiter les salines les plus grandes de notre planète, le village qui s'est bâti a été appelé Guerrero Negro. Aujourd'hui c'est une petite ville qui a poussé le long de la rue principale et qui a deux raisons majeures d'exister : le sel exporté dans trois continents et, entre janvier et mars, l'afflux des touristes pour le contact plein d'émotion avec des milliers de baleines grises.

Nous sommes sur le 28^e parallèle, exactement à la moitié de la Baja California, la péninsule la plus longue du monde. Presque deux mille kilomètres de Carretera Federal México 1, qui zigzague entre les diverses localités d'une côte à l'autre et traverse le désert du Vizcaíno : cactus à perte de vue, ruban d'asphalte tout droit vers l'infini, rares virages qui déploient soudain des décors d'ensorcelantes baies de sable blanc. Ensuite, en approchant de Guerrero Negro, j'ai été frappé par les prés en fleurs : le désert semble se transformer en jardin, l'humidité de la nuit fait des miracles et l'irrigation permet d'admirer ces

champs tout verts, presque une oasis si l'on compare à quelques heures auparavant. Un peu plus loin, autre bond d'un excès à l'autre : s'aventurer dans les salines, c'est comme tomber dans un paysage lunaire, trois cent quatre-vingts kilomètres carrés de blanc aveuglant, avec les « cuvettes » qui, selon le moment, prennent des tons violacés ou d'un rose changeant, avec des monstres d'acier orange, les colossaux *darts*, qui transportent cinq cents tonnes de sel à chaque chargement, dans un labyrinthe de pistes larges comme celles d'un aéroport international, où l'on se perdrait dans le néant si l'on n'avait pas un guide sûr. « Autrefois, ça arrivait souvent, me raconte Roberto de la Fuente qui a travaillé dans les salines pendant la moitié de sa vie, quand on autorisait les visiteurs à entrer sans restrictions. De temps à autre, le vieux Dakota décollait et il survolait la zone à la recherche des gens qui s'étaient perdus. Maintenant que la production a atteint vingt mille tonnes par jour, ce serait trop dangereux. Il faut savoir que ces trucs-là (et il indique les engins pourvus de pneus dix fois plus grands que ceux d'un semi-remorque), il leur faut au moins trois cents mètres pour freiner. Autant dire qu'ils *ne* freinent *pas* s'ils trouvent un obstacle devant eux. C'est arrivé il y a quelque temps de ça à un technicien qui était descendu de son pick-up pour faire des analyses de salinité. Au retour, il n'a trouvé que le toit aplati au sol, la camionnette ne faisait plus que dix centimètres d'épaisseur... Comment vous dites, vous, les Italiens ? Oui, une pizza. »

Roberto travaille maintenant pour la Malarrímo, l'agence qui organise les visites à Guerrero Negro et à la lagune Ojo de Liebre. Malarrímo est le nom

d'une plage célèbre, pas pour la baignade, mais pour les courants qui ramènent sur le rivage tout ce qu'ils ont ramassé le long des côtes du Pacifique, en passant par le Japon et en redescendant tout le continent américain – exactement les routes maritimes suivies par les galions espagnols pour revenir des Philippines vers Acapulco. Ce nom a un sens qui est difficile à traduire : le verbe *arrimar* signifie « accoster », dans ce cas un *mal arrímo*, c'est un accostage involontaire : un endroit où on échoue, après un naufrage par exemple. Sur la plage on trouve de tout, y compris des morceaux de satellite, des cibles aériennes et des torpilles qui obligent les démineurs à venir vérifier si elles sont encore actives ou non. L'hôtel Malarrímo est un bric-à-brac d'objets accrochés aux murs et au plafond, presque un musée d'épaves parmi lesquelles on trouve de tout, des morceaux d'ailes et de fuselages d'avions militaires de l'époque « moderne » aussi bien que des harpons du XIX^e siècle et, bien sûr, des os de baleine. Et un nombre infini de bouteilles avec les messages les plus farfelus.

Au Malarrímo, on trouve aussi des petits canards flottants. Leur épopée a commencé le 10 janvier 1992, quand un navire marchand chinois faisant route de Hong Kong vers les États-Unis s'est trouvé pris dans une tempête et a perdu trois containers pleins de petits canards en plastique, trente mille au moins, de ceux qu'on fait flotter dans les baignoires pour égayer le bain des tout petits. Une forme de pollution, vu qu'ils sont pratiquement indestructibles pendant des décennies, voire des siècles. Mais l'océanographe Curtis Ebbesmeyer, depuis Seattle, a décidé de lancer un appel planétaire pour le signalement des

canetons à la dérive, dans le but d'étudier les courants. Une partie a dérivé vers le sud, d'autres sont remontés jusqu'au détroit de Béring, à la vitesse d'un mille marin par jour, et seuls quelques-uns ont atterri sur les côtes de la Grande-Bretagne. Et lorsque l'entreprise qui aurait dû les recevoir à Tacoma a promis cent dollars pour chaque caneton récupéré, une compétition s'est déchaînée parmi les collectionneurs, dans un délire qui mène aujourd'hui à des cotations pouvant monter jusqu'à sept cents euros sur e-bay. Ceux qui ont échoué à Malarrímo, délavés, élimés, se sont mélangés avec l'amas des autres jouets couverts d'une croûte, corrodés, inutilisables.

Tandis que nous allons vers la jetée, les aigles pêcheurs frôlent la surface de l'eau et saisissent des poissons entre leurs serres, éclats de reflets argentés dans le ciel perpétuellement gris de Guerrero Negro où, pourtant, il ne pleut presque jamais : c'est pour cela que le sel sèche, dans ce microclimat unique au monde. Les aigles pêcheurs ont pour habitude de construire leurs nids en haut des poteaux électriques : depuis quelques années il a été décidé de doter ceux-ci d'une superstructure, un replat en bois en hauteur, de manière à éviter que les rapaces ne créent des problèmes au sein du réseau électrique et ne meurent foudroyés. De temps à autre ils choisissent les endroits les plus bizarres, par exemple le sommet d'une pompe d'assèchement ou la benne d'un tractopelle. « Dans ce cas, m'assure Robert le vétéran, on laisse la machine où elle est, en attendant que les aiglons soient assez grands pour prendre leur envol. Ici l'aigle pêcheur est aussi respecté que les baleines grises : quoi qu'ils fassent, on s'y adapte. Pour la

bonne raison aussi que les lois sont très sévères, en Baja California, en ce qui concerne la nature. »

De chaque nid, on voit sortir un aiglon bruyant, les parents surveillent et répondent aux appels en tournoyant majestueusement... Les mouettes, au contraire, s'avèrent être les seuls volatiles « dangereux » : le toit de la camionnette de Robert est tout bosselé, à cause des *almejas catarinas*, ces gros coquillages que les mouettes attrapent dans leurs pattes et laissent tomber d'assez haut pour qu'ils se cassent... Si une *almeja* vous tombe sur la tête, au minimum c'est le traumatisme crânien.

Javier, le propriétaire du canot, nous accueille à bord, et à peine s'est-il écarté de la jetée qu'il ouvre les gaz et que le canot décolle, lancé à toute allure vers le centre de la lagune Ojo de Liebre. Une heure de navigation, et voilà que Javier réduit au minimum les gaz du puissant hors-bord. La mer est couleur d'acier, le froid vous pénètre jusqu'aux os, ce qui était inimaginable il y a un instant, sous le climat tropical du 28^e parallèle. À quelques mètres à peine de notre embarcation, on entend l'écho d'un puissant soupir, un souffle sourd, et les embruns venant de l'évent nous mouillent le visage. Elle était toute proche, et maintenant sa queue s'agite, brillante, avant la plongée. Encore plus proche, on voit surgir une immense tête couverte d'incrustations : elle reste là, comme ça, pendant une dizaine de secondes, et nous observe. Puis, avec une agilité surprenante, elle fait un bond de côté et plonge : un énorme corps de quatorze mètres, fuselé, pour un poids de quarante tonnes qui soulèvent une cascade d'embruns.

En l'espace d'une demi-heure, des dizaines et des

dizaines de baleines grises, joueuses, nous entourent, nous font fête : c'est l'expérience la plus palpitante que l'on puisse éprouver en Baja California, cette bande de terre qui, en matière de sensations inoubliables, ne vient après aucune autre. Parce qu'il ne s'agit pas seulement de les « repérer », les baleines grises, mais de s'amuser avec elles, de les toucher, de subir leur curiosité et même leurs plaisanteries. Il y en a une qui se met tranquillement sur le côté et avec sa nageoire balance des quantités d'eau sur les touristes d'un autre bateau jusqu'à ce qu'elle les ait complètement trempés : les cris de joie et les rires confirment au géant qu'il a atteint son but. Les mères poussent les « petits » – ils pèsent une demi-tonne à la naissance – vers nous parce que, nous explique Javier, elles les habituent à la présence des êtres humains, à se familiariser avec eux, et quand, l'an prochain, les jeunes baleines reviendront ici, « adolescentes », elles auront déjà une certaine confiance... Quelques-unes s'exhibent même dans un jeu qui, au premier abord, peut susciter un peu d'inquiétude : elles passent leur dos sous la quille du bateau, le soulèvent et le transportent à grande vitesse sur quelques centaines de mètres. Et pendant toutes ces années, pas un seul accident, pas une seule fois une baleine n'a renversé une embarcation par « excès d'enthousiasme ».

« Elles savent ce qu'elles font, et elles le font de manière très délicate », nous assure Javier le marin, un expert qui est depuis neuf ans un ami à la vie à la mort des cétacés les plus affectueux à l'égard de l'espèce qui le mérite le moins.

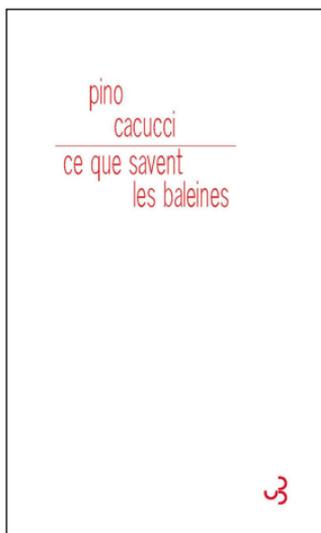
Mais pourquoi font-elles cela ? Pourquoi manifestent-elles cet instinct plus fort qu'elles, cette aspira-

tion à nouer des liens d'amitié avec les êtres humains, au point d'en arriver à leur montrer – avec orgueil, dirait-on – leurs enfants qu'elles soutiennent à la surface de l'eau et qu'elles mettent tout près des bateaux, tandis que les baleineaux, comme des gros matous joueurs, se laissent caresser et même embrasser sur le museau par les dames les plus émues du groupe de touristes... Après avoir été massacrées pendant des siècles – et elles le sont encore aujourd'hui en partie (par les Japonais, et dans une moindre mesure les Norvégiens, les Islandais, plus les Russes dont on ne sait jamais exactement ce qu'ils fabriquent) –, les baleines semblent savoir qu'ici, au Mexique, depuis plus d'un demi-siècle, elles n'ont rien à craindre. Les spécialistes en la matière affirment que les plus grands mammifères de la planète éprouvent une attraction instinctive envers ces autres mammifères qui sont restés vivre sur la croûte terrestre tandis qu'eux sont retournés à la mer d'où toute chose naît. Qui sait ? Moi j'aime penser qu'elles sont intelligentes au point de comprendre les différences : sur les côtes de la Baja California, il y a des humains amicaux. Et elles le savent, bien sûr qu'elle le savent... Et de toute façon, ces baleines-là, ce sont les grises, de l'espèce *Eschrichtius robustus*, qui se distinguent justement par la gaieté de leur comportement ; les autres espèces sont méfiantes et ne cherchent pas le contact, ou seulement de temps à autre. Ce sont aussi les mammifères qui ont les migrations les plus longues, vingt mille kilomètres aller et retour depuis la mer de Béring jusqu'à la Baja California, une vie de voyageurs rythmée par le chiffre parfait, le trois : les mois d'été dans les eaux arctiques à se nourrir pour accumuler de la

graisse et de l'énergie, les trois mois suivants à nager, puis trois autres mois pour s'accoupler dans les trois zones de la Baja California qui sont leurs sanctuaires – Ojo de Liebre, San Ignacio et Bahía Magdalena –, ou alors, pour celles qui sont grosses depuis l'année précédente, pour mettre bas et allaiter. Enfin, trois mois de voyage de retour vers les glaciers du nord, ces glaciers que nous disions éternels jusqu'ici et qui maintenant... *quien sabe*.

On en sait tellement peu sur les baleines : qu'elles communiquent entre elles jusqu'à des distances immenses – mais on ne comprend pas très bien comment, bon sang, elles arrivent à propager les sons –, qu'elles s'orientent avec le soleil et avec le champ magnétique terrestre, qu'elles ont un biosonar pour le relevé des fonds, qu'elles sont sociables et grégaires, c'est-à-dire qu'elles vivent en communauté, et que, quand l'une d'elles est harponnée, elles tentent de l'aider en s'exposant aux coups. En outre, le comportement que nous voyons là, dans la lagune Ojo de Liebre, si incroyablement amical, n'est pas une constante invariable : une mère qui voit son enfant tué se lance à l'attaque, et au cours du XIX^e siècle il y eut plusieurs cas de brigantins coulés par les coups de tête d'une baleine grise aveuglée par la douleur qui se suicidait en entraînant les assassins au fond de l'eau. C'est pour cela qu'elle fut baptisé *evil fish*, le « poisson diable », par les baleiniers anglophones, qui d'ailleurs prenaient le plus grand des mammifères pour un poisson. Entre elles les baleines n'ont pas de hiérarchie, mais une sorte d'entraide mutuelle et des rôles défensifs : par exemple à l'embouchure de la lagune qui donne sur la haute mer, à tour de rôle

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq
Impression C.P.I. Firmin-Didot à Mesnil-sur-l'Estrée
Dépôt légal : mars 2012. N° 2151 (00000)
Imprimé en France



Ce que savent les baleines

Pino Cacucci

Cette édition électronique du livre
Ce que savent les baleines de Pino Cacucci
a été réalisée le 29 février 2012
par les Éditions Christian Bourgois.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782267023169).
ISBN PDF : 9782267023183.
Numéro d'édition : 2151.